

UNE FILLE LAIDE

V

(Suite.)

Le ciseau d'Etienne et sut tirer une longue robe blanche, simple et souple, sans autre ornement que l'ourlet large qui cachait à peine les pieds de Paula et s'épandait en arrière en une traîne gracieuse, dont les modestes dimensions n'avaient nul rapport avec les incommensurables appendices que les élégantes suspendaient alors à leurs vêtements.

Telle quelle, serrée à la taille par une agraffe de ce vicieux acier bleu qui les journaux de modes devaient peu après remettre en vogue, cette toilette avait une fraîcheur charmante, cadre attrayant pour la beauté de Paula.

Sur ses bras d'un modèle artistique, de longues mitaines de filet noir dont elle avait tressé elle-même les mailles soyeuses.

Sur ses tresses blondes, un chapeau de paille noire, que Mariette avait soumis à une teinture inédite fort réussie, sur lequel un étroit ruban noir — épave des atours de la marquise — retenait une toute petite branche de houx naturel.

Etienne, satisfaite de son œuvre, n'eut plus le temps de songer à elle-même. D'ailleurs, à quoi bon ? Comme s'il eût été tout simple qu'elle portât le deuil d'une beauté absente, Mlle de Bérine s'habillait ordinairement en noir.

Elle ne dérogea point à cette coutume attristée, relevant seulement l'austérité de la nuance par un nœud bleu qu'Aubin Vial l'avait priée d'accepter.

Ce nœud bleu qu'elle accepta comme il était offert, avec simplicité et reconnaissance, représentait l'obole du travailleur acharné qui veillait à la *Tour-Matresse*.

C'était le premier salaire de l'enfant-trouvé qui, pour se reposer de son *Etude sur la Franche-Comté*, faisait des copies pour un libraire de Salins.

Mêmes mitaines, même chapeau, même petite branche de houx, qu'une modeste n'eût certes jamais deviné cueillie dans le bois, et les deux sœurs rayonnantes descendirent à la ville.

Mariette les suivait avec une importance grotesque, persuadée qu'elle prenait un relief tout particulier aux yeux des habitants qui ne manqueraient pas de remarquer leur passage.

Les jeunes filles se souvenaient, en descendant, de ces jours horribles où, sous leur capuchon, elles accouraient le matin et remontaient le soir, sans autre pensée que le soulagement des malheureux.

« Nous n'imaginions point alors, disait Paula, que nous repasserions quelques mois après, par les mêmes sentiers, avec de la gaieté et... une robe blanche. »

Naïvement, elle admirait les plis souples du léger tissu que le vent de la montagne soulevait autour d'elle.

Dans les ruines, là haut, on l'admirait aussi. La marquise avait fait rouler son fauteuil près de la fenêtre ; l'aumônier, sur la terrasse, avait cessé de lire son bréviaire ; dans sa cellule, Aubin Vial ouvrait de grands yeux.

Tous trois suivaient du regard et du cœur ces chères « joies de la maison. »

Aubin regardait flotter la robe blanche avec un fier sourire ; mais la simple robe noire, qui paraissait et disparaissait le long des rochers tourmentés, le captivait plus doucement encore. Seulement, ce n'était plus le même charme.

Cette simple robe noire !... il la savait si résignée, si douce, si bonne, toute à tous !... Lui, plus encore que les autres habitants des ruines, il en avait subi l'influence salutaire, se-reine et pure !

Ne devait-il pas à l'inébranlable énergie, non moins qu'à la patience inépuisable de cette simple robe noire, le réveil de son intelligence, le don le plus beau, son bonheur enfin ?...

Tout à coup, il sursauta. Elles s'en allaient ainsi, seules, sans leur chien fidèle... s'il allait leur arriver malheur !... si quelque baigneur oisif... si quelque Parisien hardi... ?

D'un bond, il fut en bas de l'escalier ; un autre le porta au milieu des rochers. Encore quelques efforts, il allait les rejoindre.

Brusquement, il s'arrêta. On ne l'avait point appelé. Qui pouvait dire que sa présence ne paraîtrait pas indiscrète ?

Mériter un regard étonné de Paula... déplaire à Etienne... c'étaient maintenant les seuls chagrins d'Aubin. Il n'allait pas follement les affronter.

A distance, se dissimulant derrière les buissons maigres, s'effaçant aux détours de l'étroit sentier, il suivait patiemment les orphelines, constatant avec une vanité fraternelle que les promeneurs se détournaient pour les revoir.

Quelques groupes de baigneurs, disséminés au pied de la montagne, se demandaient, en effet, quelle était cette étrange et charmante vision, cette enfant blonde, cette robe blanche pareille à une tunique biblique, cette sœur aînée si sérieuse, cette gouvernante si grotesque, cet ensemble enfin si en dehors des élégances et des conventions modernes.

Elles passaient sans comprendre. Le long des faubourgs, quelques personnes les reconnuèrent pour les avoir vues à l'hôpital.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à Brébion ? dirent les bonnes gens sur le seuil ; voici les demoiselles parées comme des chasses. »

En traversant l'interminable rue du Bourg-Dessus, ce fut un triomphe.

La musique des pompiers venait de se faire entendre dans le jardin de l'établissement ther-

mal, les étrangers en sortaient avec cette physionomie particulière aux baigneurs en quête d'une distraction nouvelle.

Ils remarquèrent les deux sœurs, assez différentes, certes, des poupées articulées appuyées à leurs bras, pour mériter cette distinction.

« Tiens ! dit l'un, une ballade... en chair et en os. »

— Une Willis de la Légende ! dit un autre. — Elle est déguisée, cette petite ! siffla une dame mûre.

— Elle a retrouvé les mitaines de sa grand-maman ! ricana une demoiselle peinte.

— Une belle jeune fille !... déclara un artiste.

La jeune demoiselle peinte fit une moue dédaigneuse.

« Tout est naturel, fraîcheur, printemps !... continua-t-il avec conviction. »

— Une sauvagerie agréable, n'est-ce pas ? reprit la dame mûre.

— Une parfaite beauté, conclut l'artiste d'un ton sec.

D'autres avis vinrent corroborer le sien. Un peu de curiosité vint aussi s'ajouter à l'admiration. D'où sortaient ces jeunes filles ?... dans quel hôtel étaient-elles descendues ? On ne les apercevait ni aux bains, ni au bal, ni à la promenade.

Quelques lambeaux de phrases bourdonnèrent aux oreilles des deux sœurs. Cette attention blessait Etienne et ravissait Paula.

Se sentir admirée, elle, la recluse des ruines ! il semblait, à la voir poser son petit pied sur l'asphalte, que des ailes invisibles venaient subitement de pousser à ses épaules rondes, toutes frissonnantes de secrètes satisfactions.

Etienne n'avait guère entendu qu'un mot dont la valeur lui échappait.

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

Qu'était-ce ?... L'aumônier n'avait jamais eu l'occasion de le lui expliquer. Un repoussoir ?... Elle ne savait pas.

De loin, sans saisir rien de ces paroles dangereuses à plusieurs titres, Aubin Vial éprouvait une sorte d'orgueil. Il n'aimait pas les hommes, pourtant ; sa misanthropie enfantine ne s'était que bien faiblement amoindrie ; mais, lorsqu'il lisait l'admiration sur ces visages inconnus, il lui venait la pensée singulière d'aller à eux, la main tendue, pour les remercier de leur bon goût.

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

« Elle est d'autant plus belle, avait dit l'artiste, que le fourreau noir qui la suit est un merveilleux repoussoir. »

vert sous d'épais sourcils, et d'une moustache très-cavalière.

Le front avait une largeur de bon augure, la physionomie une sérénité peu commune.

Paula, sans regarder, vit toutes ces choses.

Etienne ne vit que les yeux gris, calmes et profonds de l'inconnu, qui semblaient l'interroger.

Elle sentit qu'il fallait rompre ce silence lourd.

« Madame de Saint-Ebre nous pardonnera-t-elle de la venir troubler... à l'heure de sa promenade peut-être ? demanda-t-elle doucement. »

— Ma belle-sœur est au jardin avec son fils. Elle ne peut qu'être charmée de votre bonne pensée, madame, répondit la voix grave du jeune homme.

Ainsi, c'était le beau-frère de lady Margaret, un monsieur de Saint-Ebre.

Paula fut très-contente de savoir cela. Elle n'aurait pas pu pouvoir mettre un nom sur un visage.

Etienne fut étonnée de ce mot « madame, » ne sachant pas que, dans le doute, il est une politesse.

« Si nous allions rejoindre madame de Saint-Ebre au jardin, nous lui éviterions de quitter son fils, hasarda Paula. »

— Les voici tous deux, mademoiselle, je les entends. »

« Mademoiselle ! » cette fois-ci, le jeune homme n'hésitait pas. Etienne pensa tristement qu'elle n'avait point de jeunesse.

On distinguait, en effet, le rire frais d'un enfant ; puis bientôt ses petits talons sur le parquet, et, la porte poussée par une main mignonne, Edward entra.

C'était un chérubin de trois ans, blanc comme sa mère, rond comme son père, avec les cheveux noirs et drus de l'un, la bouche large et bien meublée de l'autre, un mé'ange appétissant du type franc-comtois et de la structure britannique, sur une échelle lilliputienne.

Lady Margaret suivait.

« A la bonne heure ! les voici ! » dit-elle cordialement en embrassant les jeunes filles bien soulagées par son entrée.

Et comme le jeune homme faisait un mouvement discret pour se retirer :

« Vous nous restez, Maxime, fit-elle ; je tiens à vous présenter à mes nouvelles amies, mesdemoiselles de Bérine. »

— Les récluses, sourit Paula.

Il sourit aussi en saluant avec bonne humeur.

« Je crois avoir deviné, dès son entrée, que cette vision ne pouvait descendre que des hauteurs de Brébion. »

Vaguement, Paula pensa que sa robe blanche lui donnait un air angélique.

Etienne et crut saisir un brin de raillerie.

« C'est peut-être insinuer que nous appartenons à un autre âge, dit-elle de sa voix pénétrante... et c'est avec raison. »

— A un autre âge ! se récria Mme de Saint-Ebre.

— Je le sens, je le vois. A Brébion, je n'y songeais guère... Les idées s'ouvrent avec les milieux qui changent.

— Nous avons cent ans ! déclara plaisamment Paula.

C'était ouvrir la porte aux observations moitié sérieuses, moitié compatissantes de lady Margaret, qui, depuis sa visite à Brébion, ne tarissait pas en famille sur ce qu'elle y avait entrevu.

Retenue par un grand respect pour la marquise, elle n'osait point trop s'ébahir devant les jeunes filles de l'existence sauvage et dénuée qui leur était faite ; mais sa sympathie s'exhalait du moins en offres amicales et en protestations de dévouement.

Rien ne lui semblait plus naturel que d'essayer de les soustraire à une tyrannie inconséquente, en apportant autour d'elles le mouvement et la distraction.

« J'irai vous enlever, parfois, dit la jeune femme. Je vous enverrai de la musique, des livres, des journaux de modes. Vous verrez comme une amie intelligente sait, en peu de jours, mettre de l'agrément dans votre vie cénotique. »

Paula, qui dans ses rêves sans but, entrevoyait souvent des perspectives inavouées, faillit sauter de joie à cette proposition plus affectueuse que profonde.

« Vous êtes si bonne ! s'écria-t-elle. Vous avez compris tout de suite, tout de suite, que l'on mourait d'ennui dans les ruines. »

— Paula, dit doucement la sœur aînée, il ne faut point médire de notre salle.

— Pourtant, chère petite, protesta lady Margaret, êtes-vous bien sûre que votre vieux château ne soit pas infiniment plus triste qu'une prison d'Etat ?

— Ah ! madame, si triste que soit Brébion, il nous abrite depuis que, tout enfants, nous avons perdu notre père et notre mère. Nous devons respecter la vie qu'on y mène, fût-elle arriérée d'un demi-siècle, parce que c'est la vie choisie par notre bienfaitrice. »

Sa voix baissa tout à coup, quand elle acheva avec une dignité touchante.

« Nous devons même accepter sans plainte une étroitesse matérielle, qui paraît étrange à ceux qui ne savent pas... que la marquise est pauvre et qu'elle partage avec nous. »

Un imperceptible froncement de sourcils indiqua que la jolie Paula trouvait cette théorie déplorablement trop résignée.

Lady Margaret prit vivement la main d'Etienne.

« Pardon, dit-elle ; mon désir de vous être utile m'a entraîné à parler avec une regrettable légèreté. Mais, qui ne serait impressionné de vous voir si jeunes, si charmantes, si seules... »

Elle n'osa rien ajouter. Sa pensée se lisait sur ses lèvres.

M. Maxime de Saint-Ebre, muet pendant cet échange de paroles émuës, avait fixé ses yeux calmes sur Etienne, pendant qu'elle revendiquait noblement sa part dans les ridicules et les misères de Brébion.

Un éclair y passa ; car cet homme, qui se connaissait en courage, venait d'être frappé de celui de cette jeune fille.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Le repentir — Vision

Un jeune homme, un pécheur, doutait de son pardon : Or Dieu lui répondit par cette vision. Il crut voir son âme éperdue Portée à travers l'étendue Par son ange gardien jusqu'aux pieds du Seigneur. Son front pâle et fébrile respirait la douleur ; Un suaire voilait sa blonde chevelure, Et je ne sais quelle ombre impure De sa robe flottante altérait la blancheur.

Par delà les soleils et cet espace immense Où l'univers expire, où l'infini commence, Le Christ était assis sur un trône d'azur, Et les esprits du ciel l'adoraient en silence. — « Ange, dit le Seigneur, es-tu jeune homme était pur, Et son âme a perdu sa première innocence. Rebelle à mon amour, sourde à ton doux accent, De la grâce divine elle s'est dépourvue : Sa robe était sans tache, et sa robe est souillée ! » — « Seigneur, ayez pitié, vous êtes tout-puissant ! Dit l'ange tout tremblant, en se voilant la face ; Seigneur, ayez pitié ! Si vous ne faites grâce, Nul devant vous n'est innocent. » — « Mon enfant, qu'as-tu fait des dons de ma clémence ! Continua la voix du Juge souverain ; Tu les a suspendus aux buissons du chemin, Comme un habit d'un jour qui ne sied qu'à l'enfance. » Et l'ange répétait avec plus de frayeur : — « Seigneur, vous êtes bon ; ayez pitié, Seigneur ! » — « Enfant, je t'ai créé ; je t'ai donné la vie, Je t'ai donné ta mère et des trésors d'amour. J'ai cultivé ton cœur comme une fleur chérie Qui grandit loin des vents, aux doux rayons du jour. J'ai plus fait, ô mon fils ! dans ma bonté suprême, A ton cœur pur encore je me donnai moi-même. Et toi, coupable enfant, qu'as-tu fait pour ton Dieu ? N'as-tu pas, dédaignant l'appel de ma tendresse, Dans des sentiers mauvais égaré ta jeunesse ? O fils rebelle, ingrat entre tous, les ingrats, Moi qui t'ai tant aimé, ne m'aimerais-tu donc pas ? »

Il disait. Le jeune homme, à cette voix divine. Sentit son cœur ardent se fondre en sa poitrine. Il comprit sa folie au terrestre séjour, Et, cachant dans ses mains sa tête repentante, Il se prit à pleurer de regret et d'amour. Et tandis qu'il pleurait, sur sa robe flottante De ses yeux désolés une larme tomba, Et cette larme sainte effaçant sa souillure, La robe redevenait éblouissante et pure.

Alors le Dieu éloquent, à celui qu'il créa. Dit avec un regard comme Dieu seul en a : — « Enfant, devant mon cœur ton âme a trouvé grâce. Parmi mes biens-aimés viens reprendre ta place Et l'assois au banquet qui ne doit pas finir ; Car, aux yeux du Seigneur, il n'est rien que n'efface Une larme de repentir. »

LE MARQUIS DE SÉGUR.

Le jeune artiste

Robert est un enfant rempli de bonnes dispositions. Armé de son crayon et de son ardoise, il s'amuse à prendre des croquis pour la plupart informes, mais indiquant cependant une aptitude qui ne demande qu'à être cultivée. Ainsi, il s'est mis en tête de faire le portrait de Minet, son chat favori. En le voyant à l'œuvre, on croit voir un futur maître esquissant sa première ébauche.

L'incendie de Portland, N.-B.

De bonne heure, dans la matinée du 20 octobre, le feu s'est déclaré dans Main street, Portland, ayant pris origine, croit-on, dans une remise à bois. Tout le pâté de maisons dans Main street, partie nord ; Chapel street, partie sud ; Acadia street, partie Est ; et Portland street, partie ouest, est brûlé entièrement. A quatre heures, le feu se propageait dans les rues basses quand les secours commencèrent à arriver ; mais, malgré les plus grands efforts, il ne fut pas possible de sauver l'église méthodiste. Il n'y a eu heureusement aucune perte de vie. La partie détruite s'étend de la rue Acadia à la rue Portland, de la rue Chapel à la rue Acadia jusqu'à la rue Main. Les deux côtés de la rue Chapel sont en ruines.

Les pertes totales se montent à \$300,000, et les assurances ne sont que de \$70,000.

L'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Fondé en 1862, par l'initiative de MM. Joseph Turgeon, Isidore Champagne, le Dr. Beaubien, M. Pierre Marier et un peintre du nom de Bonassina, l'Institut d'Ottawa a toujours été en pleine activité et n'a fait que prospérer, malgré les circonstances qui, dans les dix premières années, auraient pu ébranler le courage de ses membres. Il y a vingt-cinq ans, on ne parlait français dans les rues d'Ottawa qu'au risque de se faire bâtonner ou lapider. Cette situation a été peinte dans un